

De Gesenius à Bauer-Leander: la grammaire hébraïque à l'épreuve du comparatisme

CYRIL ASLANOV

Universidad Hebrea de Jerusalén

Au début du XIX^{ème} siècle, la tradition grammaticale hébraïque fut profondément marquée par l'apport de la linguistique comparée des langues sémitiques. Or celle-ci subit elle-même les contrecoups des progrès réalisés à la même époque par la grammaire comparée des langues indo-européennes. Né avant même la redécouverte du sanskrit, le comparatisme indo-européen avait accumulé une certaine avance par rapport à son homologue sémitique qui remontait pourtant à la fin de l'Antiquité au moins, mais qui n'avait guère progressé méthodologiquement depuis les rapprochements effectués par les grammairiens juifs médiévaux entre l'hébreu, l'araméen et l'arabe (Renan: xi-xii). Dès le XVII^{ème} siècle, les pionniers du comparatisme indo-européen avaient remarqué l'identité foncière qui unissait les langues «japhétiques» que Goropius Becanus (Metcalf: 241-244) et après lui Andreas Jäger avaient fait dériver d'une hypothétique «langue scythe» (ibid.: 234-240). L'étape ultérieure du développement de la discipline fut la prise de conscience de l'appartenance du sanskrit à l'ensemble constitué par les langues européennes et le perse et la comparaison systématique des idiomes historiquement attestés.

Ces découvertes successives sur la parenté des langues européennes contribuèrent à remettre en question le lien que

les humanistes chrétiens de la Renaissance avaient posé entre les trois langues scripturaires: hébreu, grec et latin. De ce fait, le mythe qui faisait de l'hébreu la mère des langues était définitivement dépassé. À partir du moment où le latin et le grec vinrent rejoindre le sanskrit dans la même famille linguistique, l'hébreu se retrouva isolé dans le champ de la recherche jusqu'à ce qu'émergeât à son tour une discipline qui eut pour ambition d'appliquer les méthodes de la linguistique comparée à un groupe de langues apparentées à l'hébreu. À vrai dire, l'idée d'une communauté d'origine entre l'hébreu, l'araméen, l'arabe (dont la parenté était connue depuis l'Antiquité) et l'éthiopien avait été formulée dès 1702 au moins par Ludolf auquel on doit une *Dissertatio de harmonia linguae aethiopicae cum ceteris orientalibus*. La prise de conscience de l'existence d'un groupe de langues sémitiques (le terme fut forgé en 1761 par August Ludwig Schlözer) s'inscrit donc dans la période intermédiaire entre la découverte d'une parenté entre les langues japétides et l'intégration du sanskrit dans le champ de connaissance des grammairiens.

Des études ont déjà été faites sur les implications idéologiques de la cristallisation d'un pôle aryen et d'un pôle sémitique dans les sciences du langage (Lewis; Olender). Au-delà de ces considérations extralinguistiques, il importe de se demander si la symétrie sous-tendue par cette bipolarisation entre langues aryennes et langues sémitiques n'a pas eu des répercussions sur la méthode même des pionniers de la linguistique comparée des langues sémitiques qui furent souvent des hébraïsants. Comment le modèle descriptif hérité des manuels d'apprentissage de l'hébreu évolua-t-il une fois que la grammaire hébraïque se fut inscrite dans la perspective de la linguistique comparée des langues sémitiques?

En outre, les progrès de l'épigraphie permirent le déchiffrement de langues sémitiques inconnues auparavant, comme l'akkadien ou certaines langues cananéennes anciennes. Cela eut pour effet de remettre en question la prééminence de l'hébreu au sein du groupe sémitique. De même que l'hébreu avait été détrôné de son statut de mère des langues, de même il cessa d'être considéré comme la plus ancienne des langues de sa famille et devint aux yeux des savants un dialecte cananéen parmi d'autres.

On saisit là sur le vif l'impact du modèle indo-européaniste sur l'élaboration d'une linguistique comparée des langues sémitiques. Mais cette influence touche aussi au détail de la méthode. Il est donc important de déterminer comment les instruments de reconstruction mis au point par les pionniers de la grammaire comparée des langues indo-européennes, romanes, germaniques ou même finno-ougriennes, ont trouvé un champ d'application dans le domaine sémitique.

1. LA LINGUISTIQUE COMPARÉE AU SERVICE DE LA GRAMMAIRE HÉBRAÏQUE

Pour des raisons dues à la formation linguistique des pionniers du comparatisme des langues sémitiques, c'est l'hébreu qui servit longtemps de point de départ à la démarche comparative. Il semble même que les rapprochements effectués entre l'hébreu et les langues apparentées n'étaient conçus au départ que comme un instrument au service de l'approfondissement de la grammaire hébraïque. L'émergence de la linguistique comparée des langues sémitiques s'est donc produite dans le giron de cette discipline.

C'est à Heinrich Friedrich Wilhelm Gesenius (1786-1842) que revient le mérite d'avoir élargi le propos de la grammaire hébraïque en prenant en compte les «dialectes apparentés» («verwandte dialekte»), comme il l'annonce dès le frontispice de son *Lehrgebäude der hebräischen Sprache* (Gesenius: i). L'emploi du mot *dialekt* ne correspond sans doute pas à l'acception moderne de ce terme. Il s'agit bien plutôt du sens étymologique revêtu par le mot grec διάλεκτος (γλώσσα) qui signifie littéralement «(langue) parlée», puis «langue». Le fait d'avoir recouru à un hellénisme reflète tout simplement le souci d'éviter la répétition du mot *Sprache* déjà employé dans la première partie du titre: *Ausführliches grammatisch-kritisches Lehrgebäude der hebräischen Sprache mit Vergleichung der verwandten dialekte*.

Après qu'il eut publié une grammaire hébraïque et un dictionnaire de l'hébreu biblique, Gesenius décida de reprendre

l'exposé linguistique en effectuant des rapprochements avec l'araméen et l'arabe. De fait, la connaissance que les Occidentaux pouvaient acquérir de cette dernière langue s'était considérablement enrichie à la faveur des progrès de l'orientalisme dont la grammaire de Sylvestre de Sacy représente un jalon essentiel.

Comme nous l'avons signalé ci-dessus, l'idée de comparer l'hébreu, l'araméen et l'arabe ne date pas d'hier. On la trouve ponctuellement à l'œuvre dès la littérature midrachique de la fin de l'Antiquité et de façon plus systématique dans le contexte multiculturel de l'Espagne arabo-musulmane (Brockelmann: I 1; Wechter; Maman). Mais les grammairiens juifs d'expression arabe, dont certains, comme Ibn Janāḥ, exercèrent une certaine influence sur Gesenius, s'intéressaient surtout à la dimension lexicale et étymologique de la comparaison. L'idée que la grammaire elle-même fût susceptible d'être expliquée moyennant le rapprochement avec d'autres langues apparentées était assez étrangère au propos des grammairiens juifs du Moyen Âge, essentiellement préoccupés de décrire synchroniquement un état de langue jugé parfait. Les irrégularités du système n'étaient pas perçues comme des anomalies, mais comme des traits inhérents à la langue sainte. Cette acceptation de la langue telle qu'elle est dérive du respect inné ressenti vis-à-vis d'un idiome sacré. Même les hébraïsants chrétiens avaient intégré cette optique, tributaires qu'ils étaient de la tradition grammaticale juive.

Mais Gesenius était précisément de ceux qui essayaient d'affranchir la linguistique et la philosophie du joug de la théologie. Aussi s'efforça-t-il de rendre compte de certaines particularités de la grammaire hébraïque en invoquant les dimensions de la diachronie, de la diatopie et de la stylistique (différence entre poésie et prose). Dans son introduction, il énumère de façon non exhaustive les faits de langue qu'il traite dans cette optique comparative: le vocalisme /a/ ou /o/ des futurs; les futurs paragogiques ou apocopés; la valeur des divers schèmes nominaux; le supplétisme (Gesenius: iv).

Un exemple de cette rationalisation de l'exposé grammatical grâce à l'ouverture aux langues sœurs et à l'intervention du facteur de l'évolution nous est fourni par le paragraphe consacré au futur apocopé (ibid.: § 85; 287-289). Après avoir énu-

méré les trois cas où un futur est susceptible d'être apocopé, Gesenius cherche à discerner les critères qui commandent l'apocope dans les trois emplois susdits. C'est la morphologie verbale de l'arabe qui lui fournit la justification rationnelle de cet état de fait puisqu'elle lui permet de considérer ces futurs apocopés comme des subjonctifs présents (*Praesens conjunctivi*).

En un autre passage du même ouvrage, Gesenius va beaucoup plus loin dans sa démarche comparative. En effet, il n'hésite pas à recourir au parallèle de la syntaxe arabe pour rendre compte de l'origine du waw conversif qui passe pour être un idiomatisme de la langue hébraïque (ibid.: 292-296). Selon lui, le ׀ *wa-* est le vestige d'une forme הַוָּה *hawah* du verbe הַיָּה *hayah* «être», utilisée comme auxiliaire à l'instar de l'arabe **كان** *kāna* «il était» dans des constructions du type **كان يقتل** *kāna yaqtul* «il tuait», où le verbe être confère une valeur d'imparfait du passé à la forme d'imperfectif **يقتل** *yaqtul*. À cette occasion, la comparaison est mise en œuvre malgré la différence qui sépare les racines du verbe être en hébreu et en arabe. La démarche comparatiste ne prend plus seulement en compte la ressemblance entre les mots et les formes, mais aussi les analogies structurelles, quelles que soient les divergences formelles dans la réalisation des structures. Cette utilisation de l'arabe pour éclairer des points de morphosyntaxe hébraïque est une des innovations majeures de Gesenius par rapport aux pionniers médiévaux de la linguistique comparée de l'hébreu, de l'araméen et de l'arabe. En effet, il faut attendre la parution du *Peculium Abrae* d'Abraham de Balme en 1523 pour trouver un chapitre spécialement consacré à la syntaxe dans une grammaire hébraïque. Puisque les prédécesseurs de ce grammairien du XVI^e siècle n'avaient guère la fibre syntacticienne, ils ont laissé en friche le domaine de la comparaison des structures syntaxiques, intéressés qu'ils étaient par les rapprochements étymologiques entre racines apparentées.

Signalons le volet que Gesenius consacra à la description des structures syntaxiques de l'hébreu biblique est le plus marqué par la méthode philologique. Beaucoup de comparaisons auxquelles procèdent le grammairien lui sont suggérées par la confrontation des diverses versions du texte de la Bible plutôt que par une comparaison d'éléments abstraits de leur contexte.

C'est ainsi par exemple qu'il en arrive à mentionner des structures syntaxiques du guèze, lors même que la traduction éthiopienne des Écritures est tributaire du texte grec de la Septante ou des Évangiles. Pour justifier l'interversion de l'ordre des notions dans le syntagme nominal קֶסֶף שִׁעִלִּים ካሶጵ *kesef šəqalīm* «argent de sicles» pour «sicles d'argent» (Lv 5:15), il invoque une inversion équivalente en guèze (ibid.: 645). Mais comme il ne semble pas connaître cette langue de première main, il cite cette construction à travers la traduction latine de la Bible éthiopienne: «unguentum litrae» pour transposer λίτρα μύρου de Jn 12:3. Cette comparaison entre le guèze et l'hébreu est d'ordre linguistique puisqu'elle vise à trouver l'équivalent d'une anomalie syntaxique de l'hébreu dans un idiome apparenté. Pourtant, la méthode employée reste assez philologique puisqu'elle consiste à rapprocher les langues à travers les textes littéraires qui les illustrent.

Malgré ses velléités philologiques, Gesenius apparaît comme un grammairien et comme un linguiste puisqu'il prend la peine de comparer les phonèmes, les morphèmes et les constructions syntaxiques de l'hébreu avec leurs équivalents arabes chaque fois que cela l'aide à rendre compte d'une anomalie de la langue de la Bible. Mais sa *Lehrgebäude der hebräischen Sprache*, parue un an après le fameux *Über das Konjugationssystem der Sanskritsprache* de Franz Bopp, est méthodologiquement moins ambitieuse que cette œuvre pionnière du comparatisme indo-européen. Alors que Bopp s'efforçait de reconstituer le système des désinences verbales d'une protolangue sur la base d'une langue particulièrement archaïque au sein de la famille des idiomes indo-européens, Gesenius ne recourt à la reconstruction que dans le but de réinterpréter au moyen de l'analogie les anomalies apparentes du système de l'hébreu.

Cette méfiance éprouvée à l'égard de la reconstruction, on en trouve la justification méthodologique dans un passage de la *Vergleichende Grammatik* de Bopp qui se fait l'écho d'un préjugé répandu à l'époque sur la différence entre la famille des langues indo-européennes et celle des langues sémitiques. Dans l'introduction à la première édition de cet ouvrage (Bopp: I iv-v), Bopp signale que la parenté entre les diverses langues indo-européennes se dissimule parfois dans «les conduits les plus

secrets de l'organisme de la langue» («in die geheimsten Gänge des Sprachorganismus»), tandis que les langues sémitiques seraient «d'une nature plus ferme» («von einer derberen Natur») et «d'une orientation éminemment économe» («von einer höchst sparsamen Einrichtung»). Poursuivant cette logique, le comparatiste suisse écrit que «ces langues n'avaient pas beaucoup à perdre et se devaient de transmettre à toutes les époques ultérieures ce qui leur avait dévolu depuis l'origine» («sie hatten wenig zu verlieren un mussten das, was ihnen vom Anbeginn mitgegeben war, allen zukünftigen Zeiten überliefern»). À travers cette opposition, on discerne en filigrane une métaphore qui consiste à présenter les langues indo-européennes comme des sols organiques dont les richesses sont enfouies, contrairement aux langues sémitiques comparées à des sols chiches, comme le suggère l'emploi de l'adjectif *derb*, souvent utilisé en référence avec le monde minéral. Signalons qu'un autre linguiste de l'époque, August Wilhelm von Schlegel, recourt à une métaphore organique lorsqu'il compare les langues à flexion, dont les langues indo-européennes passaient pour être le type le plus parfait, à une «végétation abondante et féconde». Quelques années plus tard, Ernest Renan reprend cette opposition entre la richesse organique des langues indo-européennes (Renan: xi-xiii) et la sécheresse des langues sémitiques en assimilant la matière de la philologie sémitique à un corps «métallique» (ibid.: xiii). Mais le savant français voit dans cet inconvénient une garantie qui préserve la grammaire comparée des langues sémitiques des divagations qui guettent le comparatisme indo-européen, confronté à un objet de recherche à l'exubérance déroutante.

Le préjugé qui s'exprime à travers l'image éminemment tendancieuse de Bopp est riche d'implications méthodologiques. Manifestement, les contemporains de Gesenius et de Bopp interprétaient la parenté étroite l'hébreu et l'arabe comme l'indice d'un certain immobilisme dans le développement diachronique de ces deux langues à partir de la même souche originelle. À l'époque où cette idée était dans l'air, le rameau oriental des langues sémitiques n'avait pas encore été identifié et les documents ougaritiques n'avaient pas été déchiffrés, de sorte que la comparaison entre les idiomes connus reposait sur une base assez étroite.

Il est assez frappant de constater que la *Vergleichende Grammatik* de Bopp ne propose pas elle non plus de reconstructions de la protolangue indo-européenne. Dans cet ouvrage, l'auteur se contente de présenter de façon synoptique les langues historiquement attestées, mais s'abstient de reconstituer les protomorphèmes, comme il l'avait fait dans son *Über das Konjugationssystem*. En outre, Gesenius se montre méthodologiquement plus en avance que Bopp en ce qui concerne la conscience des équivalences phonétiques de langue à langue. Comme il ne perçoit pas toujours les lois phonétiques de façon rigoureuse et systématique, Bopp limite généralement ses tentatives de reconstruction à la dimension morphologique (Kiparsky: 339-340), ne recourant le plus souvent aux équations phonétiques que pour étayer ses rapprochements étymologiques. En revanche, Gesenius, qui limite pourtant son propos à l'explication de l'hébreu au moyen des langues apparentées, recourt fréquemment à des correspondances phonétiques entre les langues sémitiques, surtout dans la partie qu'il intitule très modestement *Elementarlehre* «apprentissage des éléments» (Gesenius: 4-178) mais qui constitue en fait un exposé phonétique de plein droit. Les développements qu'on y trouve ont parfois une portée qui dépasse le détail de la vocalisation. C'est ainsi que la comparaison avec le système vocalique de l'arabe aide Gesenius à dépasser le classement des Qimḥi et à proposer un classement tripartite où chacune des divisions primaires correspond à l'un des trois timbres vocaliques de l'arabe et à l'une des trois matres lectionis de l'hébreu (ibid.: 34-37). Le schéma proposé fait apparaître un principe de diversification à partir d'une base de trois voyelles.

Curieusement, la façon dont Bopp analyse les correspondances vocaliques entre les langues indo-iraniennes d'une part et le latin et le grec d'autre part est également fondé sur le pré-supposé selon lequel les voyelles médianes /e/ et /o/ seraient à l'origine les allophones d'un timbre originel /a/ que le sanskrit aurait conservé à l'état pur (Bopp: 9-13). On perçoit ici la prégnance des anciens modèles qui attribuaient au sanskrit le statut d'une langue-mère et non d'une langue sœur. Ce sont ces idées reçues héritées d'une vision dépassée du rapport entre les langues indo-européennes qui ont suggéré à Bopp de faire dériver le /e/ et le /o/ du grec et du latin d'un /a/ originel au lieu d'en-

visager l'hypothèse d'une évolution /e/ > /a/ et /o/ > /a/ dans le passage de la protolangue au sanskrit.

Bopp et Gesenius ont donc déduit de la comparaison des vocalismes de plusieurs langues apparentées un schéma évolutif qui va du simple au complexe, de l'uniforme au diversifié, en vertu du principe selon lequel les langues primitives doivent nécessairement être plus simples que leurs dérivés secondaires. Cette explication qui s'est avérée exacte dans le cas de l'hébreu a été démentie en ce qui concerne l'histoire du vocalisme des langues indo-européennes.

La progression du simple au complexe ne peut toutefois être maintenue sans risque d'erreurs dans la description des consonnes de l'hébreu comparées à leurs équivalents arabes. Comment en effet justifier qu'aux consonnes arabes correspondent seulement 22 consonnes hébraïques? L'explication qui vient naturellement à l'esprit d'un comparatisme moderne consiste à supposer que des phénomènes de syncrétisme ont abouti à la fusion de deux phonèmes protosémitiques en un seul phonème hébreu. Manifestement, cette mise en perspective qui fait dériver le simple du complexe répugne à Gesenius. On s'en rend compte à travers des formulations comme celle qui consiste à affirmer que «dans l'hébreu פ se trouvent deux gradations du souffle guttural que les Arabes ont séparés en deux signes» («in dem hebräischen פ liegen zwey Abstufungen des Kehllautes, welche die Araber in zwey Zeichen getrennt haben») (Gesenius: 16). Selon le grammairien allemand, ce sont les Arabes qui auraient séparé ce qui étaient originellement uni au stade de l'hébreu. On mesure ici à quel point Gesenius a du mal à se libérer de l'idée selon laquelle la langue hébraïque est la langue sémitique originelle.

Le même défaut de perspective apparaît à propos de la lettre ש /ʃ/, encore que pour rendre compte de la disproportion entre le 'aïn hébreu et les consonnes ع /ʕ/ et غ /gh/ de l'arabe, Gesenius hasarde une hypothèse un peu plus raffinée que celle de la diversification imputable à l'arabe. Selon lui, le ש était susceptible de revêtir deux nuances au stade de la langue parlée. Grâce à cette conjecture invérifiable, le comparatiste parvient à atténuer la divergence entre les deux langues.

Enfin, le statut de l'hébreu צ /s/ face à l'arabe ص /s/ et ض /d/ est également conçu sur le mode de la diversification à partir d'un modèle de base correspondant au système consonantique de l'hébreu. Comme Gesenius ignore absolument la notion d'emphase, il est incapable de discerner la vraie nature de צ /s/ et lui attribue la valeur d'une affriquée /ts/ qu'elle revêt secondairement dans certaines traditions de prononciation de la langue hébraïque. Ayant inversé le sens de l'évolution phonétique au terme de la projection d'un état récent dans le passé de la langue, le grammairien justifie la transcription de צ au moyen de la lettre grecque Σ en supposant que l'élément sifflant a parfois tendu à prévaloir sur l'élément occlusif. La même explication fondée sur la prédominance d'un des deux éléments de l'affriquée lui sert à justifier la dissymétrie entre l'hébreu צ et les consonnes arabes ص /s/ et ض /d/. Selon lui, ces deux lettres continuent chacune à leur façon le son /ts/ représenté par צ, le ص en tant qu'il a gardé l'élément sifflant /s/ et le ض en tant qu'il a conservé l'élément dental /t/. Naturellement, l'arabe classique n'a jamais conféré la valeur d'une dentale sourde à la consonne ض /d/, ce qui infirme encore plus, s'il en était besoin, l'analyse de Gesenius. Non seulement ce savant ne peut concevoir l'évolution diachronique que sur le mode de la diversification, mais en plus, il se résout difficilement à admettre un stade antérieur à l'hébreu dont les langues sémitiques attestées historiquement seraient les continuatrices. Bien que le concept d'une protolangue fût implicitement admis par Gesenius et Bopp, ni l'un ni l'autre ne le mettent en œuvre, préférant travailler sur des correspondances horizontales de langue à langue et se contentant d'attribuer un statut préférentiel aux plus anciennement attestées: l'hébreu au sein des langues sémitiques, le sanskrit parmi les idiomes indo-européens. Le paradigme qui consiste à reconstruire les protoformes à partir des langues historiques et à expliquer celles-ci au moyen de celles-là ne s'imposa qu'à partir des années 1860, un peu avant la mort de Bopp en 1867 (Kiparsky: 338). Ce changement de perspective qui toucha d'abord la linguistique comparée des langues indo-européennes fut à peu près contemporain du déchiffrement de la langue akkadienne et de la redécouverte d'autres langues sémitiques à la faveur des progrès de l'épigraphie. C'est grâce à la combinai-

son du paradigme explicatif mis au point par les indo-européanistes avec le nouveau champ de recherche offert par l'exhumation de langues sémitiques inconnues jusqu'alors que la grammaire comparée des langues sémitiques put connaître un nouvel élan.

2. LA MISE EN PERSPECTIVE DES LANGUES SÉMITIQUES

a) taxinomies

Nous avons pu constater ci-dessus que les progrès enregistrés par le comparatisme indo-européen s'étaient répercutés dans le domaine de la grammaire comparée des langues sémitiques. La solidarité qui unit les deux disciplines fut également à l'œuvre dans l'entreprise de redécouverte des langues historiques puisque le déchiffrement des cunéiformes de l'akkadien fut précédé et rendu possible par le décodage des cunéiformes du vieux-perse.

Cet élargissement de l'horizon linguistique des pionniers du comparatisme des langues sémitiques permit également de remonter à une époque bien antérieure aux plus anciens documents attestés en hébreu. À long terme, cela eut pour effet de contester à la langue hébraïque son statut prioritaire comme base de la comparaison sans pour autant conférer à l'assyro-babylonien une position préférentielle parmi les langues sémitiques. Soit que les données de l'assyriologie aient mis du temps à être assimilées par les comparatistes, soit que le caractère fortement archaïque de l'arabe compensât à leurs yeux la relative jeunesse de ses premières attestations écrites, c'est plutôt cette dernière langue qui servit d'étalon à la comparaison.

Cette tendance est manifeste chez William Wright. Bénéficiant des progrès enregistrés par l'épigraphie nord-ouest sémitique et les études araméennes, ce comparatiste tenta de recapituler les données disponibles dans une perspective comparatiste essentiellement axée sur l'hébreu, l'araméen et l'arabe. Malgré quelques pages consacrées à la description sommaire de l'assyro-babylonien (Wright: 12-14), Wright omet presque complète-

ment cette langue. Pour justifier cette lacune, il affirme ses réticences envers les vues de Sayce qui avait attribué à l'accadien un statut analogue à celui du sanskrit parmi les langues indo-européennes (ibid.: 9). Wright préfère adopter la thèse qui voit dans l'arabe le plus fidèle reflet de la langue-mère. Ce présupposé amena les comparatistes de l'époque à distinguer deux groupes de langues sémitiques: l'un septentrional qui comprenait selon eux le cananéen, l'araméen et l'assyro-babylonien; l'autre méridional incluant l'arabe, le sudarabique et l'éthiopien. Une telle classification reflète la volonté de minimiser la contribution de l'assyro-babylonien dans l'entreprise de comparaison des langues sémitiques. Plutôt que d'y voir un groupe à part faisant pendant à un ensemble occidental subdivisé à son tour en un rameau nord-occidental et un rameau sud-occidental, la principale ligne de départ est la division nord-sud, l'akkadien étant considéré comme une des langues du groupe septentrional. Cette subdivision avait déjà été adoptée en 1887 par Nöldeke (Nöldeke: 19) dans l'article «Semitic Languages» de l'*Encyclopedia Britannica*, réédité sous une forme plus développée en 1899. Dans cette esquisse, Nöldeke ne récuse pas complètement l'opinion de ceux qui voient dans l'assyro-babylonien un rameau à part au sein des langues sémitiques (ibid.: 47), mais cette concession ne transparait pas dans sa taxinomie linguistique.

Toutefois le conflit larvé entre les assyriologues et les sémitisants arabocentristes n'avait pas complètement neutralisé la position de ceux qui persistaient à attribuer un statut privilégié à l'hébreu. Dans l'introduction de son édition remaniée de la *Hebräische Grammatik* de Gesenius (Kautzsch: 1-3), Kautzsch adopte deux classements pour rendre compte de la parenté entre les langues sémitiques. L'un d'eux reprend la bipartition nord-sud, tandis que l'autre distingue quatre groupes correspondant à une compartimentation du Moyen-Orient selon trois points cardinaux (sud, nord, est) et un centre. Selon cette analyse, l'arabe occupe la partie méridionale, l'araméen la partie septentrionale, l'assyro-babylonien la partie orientale et le cananéen la partie centrale. Ce schéma quadripartite dont l'efficacité et l'exactitude laissent à désirer présente un grand intérêt du point de vue de l'histoire de la grammaire comparée des

langues sémitiques. En effet, l'assyro-babylonien est intégré dans le champ de connaissance, mais d'une façon qui ne remet pas en question le statut privilégié de la langue hébraïque et du groupe cananéen. Celui-ci n'occupe-t-il pas la position centrale? En sa qualité d'hébraïsant, Kautzsch semble avoir éprouvé quelques réticences à admettre la prééminence de l'arabe que les premiers comparatistes cherchaient à mettre en valeur en promouvant un classement sud-nord. Sans refuser ce dernier classement, Kautzsch cherche à dépasser l'opposition qui mettait au prise les assyriologues avec les arabocentristes en proposant ce modèle quadripartite que les arabocentristes pouvaient à leur gré réduire en une taxinomie bipartite, mais dont le message initial était clair: l'araméen, l'arabe et l'assyro-babylonien occupent chacun une extrémité de l'univers sémitique, tandis que les langues cananéennes en constituent le centre.

Enfin, la grammaire hébraïque de Bauer-Leander parue en 1918, mais composée dès avant la Première Guerre mondiale, offre un excellent exemple de l'influence exercée par des considérations extralinguistiques sur la classification des langues sémitiques. Les deux hébraïsants proposent tout d'abord un classement en deux groupes (Bauer-Leander: 6), un groupe oriental représenté par l'assyro-babylonien et un groupe occidental subdivisé lui-même en un sous-groupe nord-ouest (cananéen et araméen) et un sous-groupe sud-ouest (arabe et éthiopien). Cette classification n'est autre que celle qui s'est imposée de nos jours chez les comparatistes. Mais comme s'ils étaient encore tributaires des hésitations de leurs prédécesseurs, Bauer et Leander suggèrent une explication alternative qui s'efforce de rendre compte du double statut de la langue hébraïque, à la fois archaïque et moderne. En effet, leur bonne connaissance de l'assyro-babylonien les a sensibilisés aux isoglosses phonétiques, morphologiques, syntaxiques et lexicales qui unissent l'hébreu à la branche orientale des langues sémitiques (ibid.: 6-8). Or les deux savants reconnaissent néanmoins que l'hébreu fait partie du groupe nord-occidental des langues sémitiques avec lequel il partage toute une série d'innovations (ibid.: 20-21). Pour concilier les deux classements, Bauer et Leander avancèrent une explication astucieuse en vertu de laquelle l'hébreu biblique serait une langue mixte (*Mischsprache*) dont le

substrat cananéen archaïque serait apparenté à l'assyro-babylonien et dont le superstrat appartiendrait à une nouvelle génération de langues sémitiques constituée par le phénicien, l'araméen, l'arabe et l'éthiopien (ibid.: 8; 17). Moyennant ce recours à un critère de classification diachronique (langues archaïques opposées à langues plus récentes), Bauer et Leander réintègrent l'assyro-babylonien dans le champ de la comparaison et le rachètent du statut marginal où l'avaient relégué les arabocentristes. Cette intuition qui a conduit les deux hébraïsants à situer l'hébreu dans deux groupes à la fois (un groupe oriental archaïque et un groupe occidental novateur) a pu leur être suggérée par une réinterprétation historiciste des récits bibliques concernant les pérégrinations des patriarches et leur installation progressive à Canaan. Mais un autre facteur complètement étranger à la linguistique comparée des langues sémitiques a sans doute été à l'œuvre. Il semble en effet que l'idée astucieuse qui consiste à voir dans l'hébreu une *Mischsprache* dont le substrat est oriental, mais que son superstrat a fait passer à la famille des idiomes occidentaux s'inspire des progrès de la linguistique comparée des langues germaniques. La taxinomie des langues germaniques telle qu'elle se cristallisa au cours de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle (Haugen: 107-108) avait établi une subdivision secondaire au sein du groupe nordique entre une branche occidentale comprenant l'islandais et le norvégien et une branche orientale groupant le danois et le suédois. Or la situation linguistique qui régnait en Norvège au cours de ces mêmes années offrait une illustration tout à fait convaincante de la façon dont un idiome appartenant à un sous-groupe de langue peut passer à un autre sous-groupe à la faveur d'un processus d'amalgame linguistique. Alors que le *landsmål* standardisé par Aasen dans les années 60 et 70 du XIX^{ème} siècle apparaît indéniablement comme un parler du groupe occidental des idiomes scandinaves, le *bokmål* relève des deux sous-groupes: il est oriental par son substrat danois et occidental par son superstrat norvégien. Qui sait si cette situation linguistique ambiguë qui régnait dans un pays limitrophe de la Suède et même rattachée à celle-ci jusqu'à 1905 n'a pas suggéré au Suédois Leander cette intuition qui voit dans la langue hébraïque un amalgame entre un substrat ancien appartenant au sous-grou-

pe oriental (analogue au substrat danois du bokmål) et un superstrat récent ressortissant à la branche occidentale (analogue au superstrat norvégien de cette langue)? Naturellement, l'analogie n'est pas parfaite, car dans l'exemple scandinave, c'est précisément le groupe occidental des langues nordiques qui présente le plus grand archaïsme. Malgré cette différence dans le rythme d'évolution des langues, on mesure ici comment la question linguistique norvégienne qui se posait de façon brûlante à l'époque où Leander rédigeait sa grammaire historique de l'hébreu a pu lui suggérer de voir dans la langue de la Bible une combinaison d'éléments relevant de deux rameaux distincts d'une même famille de langue.

Ces variations entre taxinomies concurrentes reflètent l'intensité du débat soulevé par la découverte de l'assyro-babylonien. À l'époque où la linguistique comparée des langues sémitiques était en train de se constituer, les assyriologues qui détenaient un savoir assez ésotérique du fait des difficultés inhérentes au déchiffrement des cunéiformes, aimaient insister sur la très haute antiquité de leur objet d'étude, allant parfois jusqu'à comparer le statut de l'akkadien au sein des langues sémitiques à celui que les premiers indo-européanistes attribuaient au sanskrit. Mais ni Wright, ni Nöldeke, ni Kautzsch, ni Brockelmann ne souscrivirent à leur vue, sans doute parce qu'en dépit de son ancienneté, l'akkadien avait subi de profondes transformations qui en atténuèrent le caractère archaïque. Il fallut attendre Bauer et Leander pour que l'apport de l'assyriologie puisse être intégré harmonieusement dans le champ de la grammaire historique de l'hébreu. Quant à la linguistique comparée des langues sémitiques, elle était si attachée à la perspective arabocentriste qu'elle mit plus de temps à trouver un principe de classification qui résolve le paradoxe en vertu duquel l'arabe est à la fois la langue la plus tardivement attestée et la plus archaïque au sein du groupe sémitique.

b) comparaisons de langue à langue

L'œuvre de Wright parue à titre posthume en 1890 ne prétendait pas prendre en compte l'ensemble des données disponi-

bles. C'est ce qui en fait un ouvrage plutôt pédagogique que proprement heuristique. Il s'agit à l'origine de notes de cours sans prétention à l'innovation, comme Brockelmann le suggère avec une certaine condescendance dans l'introduction de sa propre grammaire comparée (Brockelmann: I 36).

Il est vrai que Brockelmann pouvait se targuer d'avoir apporté une plus-value considérable à l'entreprise de comparaison des langues sémitiques. Ayant dépassé le stade qui consistait à constater la ressemblance entre les langues, Brockelmann essaie de décrire les principes de leur différenciation sous la forme d'équations rigoureuses. L'apport méthodologique de son œuvre apparaîtra clairement si l'on confronte la façon dont il a traité la difficile question des dentales et des sifflantes dans les langues sémitiques avec la méthode empirique de Wright. Ce dernier adopte une perspective essentiellement phonéticienne, n'hésitant pas à chercher dans les dialectes arabes récents des parallèles à des évolutions concernant le développement de l'araméen ancien (Wright: 57). En revanche, Brockelmann traite le même sujet selon un schéma obéissant rigoureusement à la méthode néo-grammairienne. Distinguant douze phonèmes consonantiques dentaux ou sifflants au stade du protosémitique, il passe en revue leurs avatars dans cinq langues sémitiques: l'arabe mentionné en premier parce qu'il est considéré comme le plus fidèle au système ancien; l'abyssinien; l'hébreu; l'araméen et enfin l'assyrien (Brockelmann: I 128). Cette présentation qui va du complexe au simple permet de bien mettre en évidence les processus de syncrétisme qui ont abouti à la fusion de consonnes différentes. Elle évite à la description de se disperser dans la recherche de tendances à l'œuvre dans divers idiomes à des époques différentes de leur histoire, comme le faisait Wright.

Bien qu'il tire judicieusement partie de la notion de protosémitique pour baliser l'évolution des idiomes historiquement attestés, Brockelmann refuse de reconstituer l'idiome originel dont dérivent les langues sémitiques (ibid.: I 34). Dans sa déclaration de principes, le comparatiste attribue à Bopp l'ambition d'avoir voulu entreprendre cette tâche dans le domaine indo-européen. Cette affirmation est du reste assez inexacte, car comme nous l'avons vu ci-dessus, Bopp se limite le plus sou-

vent à la perception des correspondances horizontales sans adopter le point de vue subsumant de la protolangue.

Lorsque Brockelmann fait appel à la notion de protosémitique (*Ursemitisch*), c'est surtout pour procéder à une reconstruction ponctuelle. C'est le cas notamment dans la partie consacrée aux contractions dans les verbes dérivés de racines avec /y/ ou /w/ à la deuxième radicale. La reconstitution des formes **qawama* > *qāma* ou **bayana* > *bāna* (ibid.: 607-608) n'est pas une remontée aux strates les plus archaïques de la langue. Le parallèle qu'il établit entre ces contractions issues de la disparition d'une sonante intervocalique et des phénomènes similaires dans les langues indo-européennes révèle à quelle strate chronologique Brockelmann situe cette concession à son parti-pris anti-reconstructionniste. Les exemples indo-européens qu'il invoque ne concernent pas le passage de la protolangue indo-européenne aux langues historiquement attestées, mais l'évolution qui mène des strates les plus anciennes du grec ou du latin aux strates historiquement attestées: **τρειες* > *τρεις* > *τρεις*; **φιλέω* > *φιλέω* > *φιλῶ*; **meyus* > *meus*; **deorsum* > *deorsum*. L'exemple de *κλέφος* > *κλέος* ou de *ρέφω* > *ρέω* (ibid.: I 607) ne fait même pas intervenir une strate antéhistorique puisque la disparition du digamma est un phénomène attesté historiquement. À en croire cette analogie entre les contractions sémitiques et les contractions indo-européennes, il apparaît que les formes protosémitiques **qawama* et **bayana* sont à l'arabe *qāma* et *bāna* ce que le grec archaïque **τρειες* est à l'attique *τρεις*. Il ne s'agit donc pas d'une remontée au niveau de la langue originaire, mais plutôt de la reconstitution d'une strate ancienne de l'arabe, cette langue étant considérée par ailleurs comme la plus conservatrice au sein du groupe sémitique.

Brockelmann est tellement convaincu du statut archaïque de l'arabe que cette langue devient chez lui le point de départ de la comparaison. On le voit notamment dans la partie consacrée à l'étude des schèmes morphologiques, ceux des noms notamment. C'est d'après les réalisations de la racine en arabe que le comparatiste structure son classement linguistique. Moyennant quoi, une correspondance comme celle qui unit l'arabe *kalb* à l'hébreu *keleb* est traitée dans une rubrique intitulée *qatl*, d'après le schème arabe (ibid.: I 339). Non seulement, c'est

la forme arabe qui est considérée comme première par rapport aux formes des langues sœurs, mais en plus Brockelmann se fonde sur une racine-étalon *qtl* qui n'existe pas sous cette forme en hébreu. Dans cette langue, la racine correspondante fait apparaître une consonne emphatique à la deuxième radicale: *qtl*.

Ce principe de classification qui consiste à ranger les schèmes morphologiques de l'hébreu sous des rubriques empruntées à la grammaire arabe est repris par Bauer et Leander eux-mêmes. Malgré leurs réticences à l'égard d'une perspective par trop arabocentriste, le présupposé qui consiste à voir dans l'arabe le miroir le plus fidèle du protosémitique conduit les deux linguistes à confondre le stade du proto-hébreu avec le stade de l'arabe. C'est ainsi qu'ils font remonter קָטַל «barbe» à une protoforme **ḏáqan* dont ils constatent secondairement l'identité avec l'arabe ذَقِن *daqan* (Bauer-Leander: 461).

Cet exemple révèle que l'arabe ne constitue plus un critère absolu de la comparaison. Malgré l'homonymie parfaite qui unit la forme arabe ذَقِن *daqan* et la forme protosémitique **ḏáqan*, Bauer et Leander, qui ont déployé les efforts que l'on sait pour racheter la linguistique comparée des langues sémitiques de son orientation arabocentriste, se contentent d'utiliser l'arabe comme un tremplin permettant la reconstruction d'un état de langue non attesté par ailleurs au lieu de s'en tenir au donné positif de cette langue archaïque. À bien des égards, leur *Historische Grammatik* révolutionne la méthodologie de la linguistique comparée des langues sémitiques autant qu'elle inaugure une nouvelle ère dans l'histoire de la grammaire hébraïque.

3. L'ÈRE DE LA RECONSTRUCTION

Une fois épuisé les renseignements que l'arabe ou l'assyro-babylonien pouvaient apporter à la compréhension du mécanisme de l'hébreu, Bauer et Leander entreprirent de reconstruire un stade de langue préhistorique permettant de rendre compte des évolutions attestées historiquement. La différence méthodologique entre la grammaire de Brockelmann qui part de l'arabe assimilé à un état de langue originel et celle de Bauer-Leander

qui remonte à un stade antérieur apparaît bien à travers la présentation du système verbal. Pour Brockelmann, le système originel repose sur l'opposition entre un parfait et un imparfait (Brockelmann: 504), selon un schéma bien attesté dans les langues historiques. En revanche, Bauer et Leander considèrent ce système binaire du sémitique ancien comme un point d'aboutissement plutôt que comme un point de départ. Pour eux, le système ancien était constitué du seul imparfait qu'ils nomment aoriste pour bien insister sur sa valeur atemporelle (Bauer-Leander: iv ; 270). Quant au parfait, ils l'appellent nominal (ibid.) et ils y voient la combinaison des formes nominales *qatal*, *qatil*, *qatul* et de suffixes pronominaux. À leurs yeux, c'est une formation récente qui a assumé secondairement une valeur de perfectif ou de présent, conférant de ce fait un statut de temps historique à l'aoriste originellement intemporel (ibid.: 271-272). Manifestement, l'assimilation de l'imparfait à un aoriste originel et l'affirmation de l'original nominale du parfait reflètent les acquis de la linguistique comparée des langues indo-européennes. Du reste, Bauer et Leander se réclament explicitement de cette discipline puisqu'ils renvoient à un passage de la *Kurze vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen* de Brugmann (ibid. 270) où le comparatiste allemand présente le verbe indo-européen comme une forme originellement dénuée de spécification temporelle (Brugmann: 491-492; 506-508).

À travers cet exemple, il apparaît qu'à l'instar de Brugmann, Bauer et Leander sont avant tout préoccupés de reconstituer par induction des systèmes et des structures qui leur servent en un second temps à projeter un regard nouveau sur le donné des langues historiques. C'est ainsi que la comparaison des formes courtes et longues de l'imparfait (qu'ils appellent aoriste) en hébreu et en arabe les amène à poser à la base des deux langues un système quadripartite (Bauer-Leander: 272-275). La première forme considérée comme la forme protosémitique originelle est l'aoriste court **yaqtul* qui permet de rendre compte de l'hébreu לַיִּטְּלֵךְ *yiqtol*. La deuxième et la troisième forme sont augmentées d'un suffixe d'origine non verbale: **yaqtul-hu* > **yaqtulu* qui correspond à l'imparfait arabe et **yaqtula* > *yaqtula* qui correspond au subjonctif de cette même langue. Enfin une quatrième forme spécifique à l'hébreu est celle qui

est préfixée au moyen de la conjonction *wa-*: **wa-yaqtul*. Cette décomposition des formes historiquement attestées en un conglomérat composé d'une base verbale et d'un élément non verbal (pronom **hu*, interjection **a*, conjonction *wa-*) permet d'analyser les variations morphologiques d'une langue à l'autre ou au sein d'une même langue comme une variation autour d'une base simple, la forme courte **yaqtul*. Alors que Brockelmann posait la forme d'arabe classique *yaqtulu* comme la forme primaire dont *yaqtul* était la forme abrégée (Brockelmann: I 554), Bauer et Leander parviennent à rendre compte des évolutions historiques en les replaçant sur la toile de fond du système qu'ils ont reconstitué par induction en confrontant les données hébraïques, arabes et assyro-babyloniennes.

Une fois de plus, le modèle du comparatisme indo-européen a marqué en profondeur la linguistique comparée des langues sémitiques et plus particulièrement la grammaire hébraïque. Cette influence se manifeste par la volonté de dépasser le donné des langues historiques, malgré la haute antiquité de leurs premières attestations ou malgré l'archaïsme de leurs structures. La méthode comparatiste de Brugmann et Delbrück consiste à reconstituer les phonèmes, les morphèmes et les structures de l'indo-européen à partir des langues historiques, à dresser l'inventaire de ces éléments constitutifs et à présenter au lecteur comment ces derniers se reflètent à travers les plus anciennes attestations de chacune des langues indo-européennes. Alors que Brockelmann avait encore tendance à concevoir l'exposé phonétique comme un inventaire d'allophones et d'apophonies sans toujours chercher à distinguer les langues anciennes des dialectes les plus récents, Bauer et Leander adoptent une présentation qui part du phonème protosémitique pour aboutir à son aboutissement hébreu comparé aux réflexions du même phonème dans les langues sémitiques anciennes. Parce qu'il voyait dans l'arabe le plus fidèle reflet du protosémitique, Brockelmann attachait autant d'importance aux accidents phonétiques survenus dans les parlers arabes modernes qu'aux évolutions survenues au stade des langues les plus anciennement attestées. Fidèles au principe de Brugmann qui ne prenait en compte que le plus ancien état des langues pour procéder à la comparaison (Brugmann: 2), Bauer et Leander s'intéressent à

l'arabe du Coran plutôt qu'aux dialectes modernes, au guèze plutôt qu'à l'amharique, à l'hébreu biblique plutôt qu'à la langue de la Mišnah. Dans cette grammaire hébraïque qui a intégré tous les renseignements offerts par la linguistique comparée des langues sémitiques, la prégnance de la méthodologie indo-européaniste est encore à l'œuvre. Il faudra attendre quelques décennies encore avant que la tendance ne s'inverse et que le comparatisme indo-européen n'adopte à son tour un instrument d'analyse inspirée par la linguistique comparée des langues sémitiques, le classement des racines selon une base trilitère.

Entre 1817, date de la parution de la *Lehrgebiude* de Gesenius et 1918, année où fut publiée la *Historische Grammatik* de Bauer et Leander, on peut d'autant mieux mesurer le chemin parcouru que la grammaire de Bauer-Leander est centrée sur l'hébreu, comme l'était celle de Gesenius. Comme Gesenius, Bauer et Leander mettent le comparatisme au service de la langue hébraïque. Mais alors que les données comparatistes de Gesenius reposaient sur le legs de la grammaire juive médiévale et sur la grammaire arabe de Sylvestre de Sacy, la *Historische Grammatik* bénéficie des progrès de la linguistique comparée des langues sémitiques dont nous avons pu constater qu'elle avait elle-même profité des innovations méthodologiques du comparatisme indo-européen. Paradoxalement, cette utilisation éclectique et utilitaire de la grammaire comparée a contribué au progrès de cette discipline. En essayant de recentrer le propos du comparatisme sémitique sur l'hébreu, Bauer et Leander sont arrivés à élaborer une nouvelle taxinomie des langues sémitiques qui n'a guère été dépassée depuis. Mais surtout, les querelles qui divisaient les comparatistes arabocentristes et les assyriologues ont joué un rôle bénéfique puisqu'elles ont incité Bauer et Leander à dépasser cette confrontation par le biais de la reconstruction du système de la protolangue. À deux reprises, c'est le recentrement de la grammaire comparée autour de l'hébreu qui a permis à la discipline de prendre son essor de façon autonome: une première fois, dans la perspective encore assez statique et transversale qui caractérise la méthode de Bopp, et une seconde fois avec tous les atouts du comparativisme historique illustré par la grammaire de Brugmann et Thumb. Cette corrélation entre les progrès du comparatisme et l'approfondis-

sement dans la connaissance d'une langue anciennement attestée (sanskrit dans un cas, hébreu dans l'autre) révèle l'importance de l'instrument philologique dans l'entreprise de la comparaison et de la reconstruction. Sans le garde-fou des études indiennes, iraniennes ou grecques, le comparatisme indo-européen tend à se perdre dans la recherche d'isoglosses abstraites de leur contexte; sans l'hébreu et l'assyro-babylonien, la linguistique comparée des langues sémitiques a du mal à dépasser le stade de la comparaison de langue à langue. Lors même qu'elles s'avèrent très innovatrices dans leur structure (comme l'hébreu biblique comparé à l'arabe classique), les langues documentées depuis la nuit des temps constituent un point de passage obligé dans la remontée au stade préhistorique. Les transformations de la grammaire hébraïque à l'épreuve du comparatisme font apparaître une inversion du rapport de dépendance entre les deux disciplines: à l'époque de Gesenius, le comparatisme était subordonné à la description de la langue; après l'ouvrage-pivot de Bauer-Leander, c'est le regard critique porté sur l'histoire de la langue hébraïque qui devient un instrument au service de la linguistique comparée des langues sémitiques.

BIBLIOGRAPHIE

- Bauer, Hans et Leander, Pontus. *Historische Grammatik der hebräischen Sprache des alten Testaments*. Halle: Max Niemeyer, 1918.
- Bopp, Franz. *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen, Litauischen, Gothicen und Deutschen*. Berlin: Ferdinand Dümmler, 1833.
- Brockelmann, Carl. *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*. Berlin: Von Reuther & Reichard, 1908.
- Brugmann, Karl. *Kurze vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen*. Strasbourg: Trübner, 1904.
- Gesenius, Wilhelm. *Ausführliches grammatisch-kritisches Lehrgebäude der hebräischen Sprache mit Vergleichung der verwandten dialekte*. Leipzig: Vogel, 1817.

- Haugen, Einar. *The Scandinavian Languages. An Introduction to their History*. Londres: Faber and Faber, 1976.
- Kautzsch, Ernst. *Wilhelm Gesenius' Hebräische Grammatik völlig umgearbeitet*. Leipzig: Vogel, 1896.
- Kiparsky, Paul. «From Paleogrammarians to Neogrammarians.» *ibid.*: 331-345.
- Lewis, Bernard. *Sémites et antisémites*, tr. Jacqueline Carnaud et Jacqueline Lahana. Paris: Fayard, 1987.
- Maman, Aaron. *The Comparison of the Hebrew Lexicon with Arabic and Aramaic in the Linguistic Literature of the Jews from Saadia Gaon (10th. cent.) to Ibn Barun (12th. cent.)*. Jérusalem: Pirsumei Ha-Midrassah Le-Limmudim Mitqadmim, 1986 (hébreu).
- Metcalf, Georges J. «The Indo-European Hypothesis in the Sixteenth and Seventeenth Centuries.» *Studies in the History of Linguistics. Traditions and Paradigms*, éd. Dell Hymes. Londres-Bloomington: Indiana University Press: 233-257.
- Nöldeke, Theodor. *Die semitischen Sprachen. Eine Skizze*. Leipzig: Hermann Tauchnitz, 1899 (2ème édition).
- Olender, Maurice. *Les langues du paradis: Aryens et Sémites, un couple providentiel*. Paris: Seuil, 1989.
- Renan, Ernest. *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques* (Première partie: «Histoire générale des langues sémitiques»). Paris: Imprimerie impériale, 1863 (3ème édition).
- Wechter, Pinchas. *Ibn Barun's Arabic Works on Hebrew Grammar and Lexicography*. Philadelphie: The Dropsie College for Hebrew and Cognate Learning, 1964.
- Wright, William. *Lectures on the Comparative Grammar of the Semitic Languages*. Cambridge: Cambridge University Press, 1890.

RESUMEN

Este artículo se propone examinar las relaciones entre la gramática hebrea, la lingüística comparativa de las lenguas semíticas y el comparativismo indo-europeo en el contexto alemán del siglo XIX (entre 1817, fecha de publicación de la *Lehrgebäude der hebräischen Sprache* de Gesenius y 1918, fecha de publicación de la *Historische Grammatik der hebräischen Sprache* de Bauer y Leander). Procuramos analizar cómo los titubeos metodológicos de la lingüística comparativa de las lenguas indo-europeas se reflejan en los primeros pasos del comparativismo semítico concebido como un instrumento auxiliar de la gramática hebrea. Sin embargo, durante los últimos decenios del siglo XIX, la lingüística comparativa de las lenguas semíticas fue transformada por tendencias arabocentristas o asiriocentristas. Al centrar de nuevo la comparación acerca de la lengua hebrea, Bauer y Leander prepararon el terreno para el desarrollo de la lingüística comparativa moderna que se propone como principal objeto la reconstrucción del protosemítico más allá de los datos ofrecidos por las lenguas atestadas históricamente, por arcaicas que sean.

ABSTRACT

This paper aims to do about the relationship between Hebrew grammar, comparative linguistics of the Semitic languages and Indo-European comparative linguistics in the context of 19th century Germany (from Gesenius' *Lehrgebäude der hebräischen Sprache* published in 1817 till Bauer and Leander's *Historische Grammatik der hebräischen Sprache* published in 1918). I try to analyse how the methodological groping of the Indo-European comparative linguistics is reflected in the beginnings of the comparative grammar of the Semitic languages, which was an auxiliary tool of the Hebrew Grammar. However, during the last decades, Semitic comparative linguistics was transformed by new trends such as arabocentric or assyriocentric tendencies. By centring the comparison around Hebrew language and by integrating the progress made by assy-

riology, Bauer and Leander paved the way to the growth of modern comparative linguistics, the main scope of which is the reconstruction of Protosemitic beyond the data provided by historically attested languages, archaic as they might be.